

Nul n'est prophète  
en son pays



*DENIS MOREAU*

# Nul n'est prophète en son pays

Ces paroles d'Évangiles  
aux origines de nos formules familières

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Pour les citations des p. 37 et 98 : Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, © Flammarion, 1958.

Pour les citations des p. 60, 109-110 et 172 : Julien Green, *Journal*, © Gallimard, 1976-1990.

Pour la citation de la p. 66 : Erri De Luca, *Noyau d'olive*, trad. Danièle Valin, © Gallimard, 2004.

Pour la citation de la p. 92 : Albert Camus, *La Peste*, © Gallimard, 1947.

Pour la citation de la p. 220 : Serge Gainsbourg, « *Ecce homo* ». Paroles et musique Serge Gainsbourg, © 1982 Melody Nelson Publishing.

ISBN 978-2-02-096223-0

© Éditions du Seuil, septembre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

À toutes fins utiles, on trouvera au terme de cet ouvrage deux courtes annexes : la première explique ce qu'est un évangile ; la seconde fournit quelques informations sur le personnage de Jésus, historiquement parlant et dans la tradition chrétienne. Les lecteurs pour qui tout cela ne va pas de soi pourront commencer leur lecture par celle de ces deux annexes.

Les références aux Évangiles sont données au moyen des abréviations usuelles, suivies des numéros de chapitres et de versets.

Mt : Évangile de Matthieu

Mc : Évangile de Marc

Lc : Évangile de Luc

Jn : Évangile de Jean.

La traduction de la Bible citée est la TOB (*Traduction œcuménique de la Bible*, Paris, éditions du Cerf / Bibli'O), parfois modifiée.



## *Introduction*

Au chapitre premier de ses *Figures du discours*, le grammairien Pierre Fontanier rapporte que, d'après son collègue Nicolas Boileau, « il se fait plus de figures de style aux halles en un jour de marché qu'il n'y en a dans toute l'*Énéide*, ou qu'il ne s'en fait à l'Académie française dans plusieurs séances consécutives ». De même, une journée de francophonie donne sans doute lieu à plus de références, il est vrai pas toujours conscientes d'elles-mêmes, aux Évangiles que tous les documents émanés du Vatican réunis ; et il est probable, lecteurs, qu'à la façon de monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, vous ayez ces jours-ci cité ces mêmes Évangiles sans vous en rendre compte.

Nous sommes face à un fait culturel étonnant : une très forte majorité des Français contemporains n'a jamais lu et ne lira jamais ces quatre tout petits livrets de quelques dizaines de pages appelés « Évangiles », qui racontent la vie et rapportent les paroles de Jésus. Mais, en presque deux mille ans d'histoire du christianisme, ces textes constamment copiés, puis imprimés, puis numérisés, lus, médités, cités, commentés, glosés, détournés ont si profondément informé (au sens fort de « donner forme ») notre culture, nos pensées, et, comme le montreront les pages qui suivent, nos façons de parler, que chacun conserve avec eux une forme de familiarité, de connivence implicite. Baruch

Spinoza expliquait que, lorsqu'on s'intéresse à une réalité «*x*», une bonne façon de s'interroger sur elle est de se demander : «*Que peut x ? Quelle est sa puissance et quels sont les effets qu'elle a produits ?*» Dans cette optique, il est clair que les Évangiles, si courts soient-ils (quelques grammes «*de papier et d'encre noire*», disait encore Spinoza), sont un livre extrêmement puissant.

L'influence massive sur notre culture du christianisme en général et des Évangiles en particulier n'est pas, en soi, un sujet de discussion ou de débat. C'est un fait, attesté, par exemple, par d'innombrables productions picturales, musicales, littéraires, théologiques, et qu'on ne peut nier sans une solide dose de malhonnêteté intellectuelle ou d'aveuglement. Mais, comme le demande la saine philosophie, il faut ici comme ailleurs distinguer la description («*c'est ainsi*») de l'évaluation («*c'est bien, bon, bénéfique*» / «*mal, mauvais, toxique*»). Après avoir constaté ce fait, certains s'en réjouiront et décideront d'assumer cet héritage. D'autres le regretteront, rejetteront l'héritage et entreprendront de purger nos façons de penser et de nous exprimer des effets jugés néfastes d'une religion condamnable, voire mortifère. Dans tous les cas, nous ne perdrons rien à saisir d'où nous venons et à prendre conscience de ce que nous sommes. Ce petit livre aimerait y aider.

Il est vrai qu'il n'est pas facile de déterminer précisément et à quel degré notre vision du monde et nous-mêmes sommes (encore) influencés, imprégnés par le christianisme et par ses textes fondateurs. Ces notions d'influence, d'imprégnation, ces idées de «*racines*», de sources ou d'origine sont vagues et fuyantes, on peut les tourner et les retourner à l'infini en interminables discussions de comptoir pas toujours exemptes d'arrière-pensées idéologiques et politiques. Pour éviter ces imprécisions, nous partirons d'un autre fait, textuel et langagier, quant à lui parfaitement établi : bon nombre d'aphorismes et

sentences des Évangiles sont passés en expressions courantes, locutions et proverbes, et sont utilisés en tant que tels dans les conversations les plus ordinaires<sup>1</sup>.

Ce mouvement qui mène des paroles du Christ consignées dans les Évangiles à nos conversations quotidiennes ne s'est pas opéré sans certaines transformations qui constituent, en un sens, une perte : en se vulgarisant, les paroles christiques se sont comme démonétisées. Le sens religieux qu'elles véhiculaient initialement a disparu dans la quasi-totalité des cas. De décapantes qu'elles étaient souvent dans la bouche de ce rabbin dissident quelque peu exalté, elles sont devenues banales. Elles se sont figées en formules toutes faites qui viennent presque mécaniquement à l'esprit et fournissent une sorte de prêt-à-penser. Désormais, leur usage est volontiers teinté d'une touche d'ironie ou de quelque distance. Indépendamment de tous les mécanismes complexes de transmission<sup>2</sup> historique et linguistique qui expliquent ce processus de transformation, peut-être correspond-il au fond à celui dont Platon parlait dans le *Phèdre* (274a *sqq.*) : la parole, vive, évanescence, singulière, renvoyant immédiatement à un sujet qui la porte, s'abâtardit quand elle se pétrifie en écriture, impersonnelle, figée, circulant partout sans que son auteur puisse la contrôler. De ce point de vue-là, le ver qui mène des fulgurances de Jésus à la sagesse des nations était peut-être dans le fruit dès l'origine, c'est-à-dire dans la décision des évangélistes de recueillir et de consigner les paroles de ce Jésus qui (comme Socrate, par exemple) n'a, pour autant qu'on le sache,

1. Pour une mise au point (assez technique) sur les sens des mots « locution », « expression » et « proverbe », voir Alain Rey, Préface à son *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Le Robert, 2002.

2. C'est-à-dire, étymologiquement, de *tradition* : en latin, *tradere* signifie transmettre.

jamais rien écrit<sup>1</sup>. Même s'il était inévitable que les choses se passassent ainsi à une époque où la technique ne permettait pas d'enregistrer la parole, on gagnera à ne pas oublier que le prologue de l'Évangile de Jean désigne Jésus comme étant, au commencement de toutes choses, le *Logos*, le *Verbum*, c'est-à-dire, dans une des traductions possibles de ces mots complexes et polysémiques, la Parole. Et c'est pourquoi le christianisme, à la différence, par exemple, de l'islam, n'est pas une « religion du livre ». Le contenu des Évangiles n'est pas d'abord écrit, ni même dicté par Dieu. Il renvoie à de l'oral, aux mots proférés par un jeune juif qui pensait entretenir une relation privilégiée avec un dieu qu'il appelait « papa » et qui, comme d'autres sages de l'Orient ancien, savait captiver ses auditeurs en inventant des formules bien frappées, des discours habilement construits, des historiettes marquantes.

Les grognons ne manquent jamais, et ils savent toujours se faire entendre. Il s'est donc trouvé des gens pour déplorer haut et fort cette pétrification des paroles évangéliques, cette

1. Non seulement Jésus n'a laissé aucun écrit, mais quasi toutes ses paroles nous sont parvenues dans la langue dans laquelle sont rédigés les Évangiles, le grec, qui n'est pas celle dans laquelle elles ont très probablement été prononcées (l'araméen, le dialecte parlé en Palestine à l'époque de Jésus ; en outre, c'est la version latine de la Bible – la Vulgate, procurée par saint Jérôme au IV<sup>e</sup> siècle – qui a été, culturellement parlant, la plus influente dans l'aire chrétienne occidentale durant pas loin de quinze siècles). C'est assez vertigineux quand on y pense, et je ne sais s'il existe d'autres exemples d'un personnage clé de l'histoire de l'humanité dont aucune déclaration n'est connue dans sa langue originale. Cela explique en tout cas que, dans l'univers intellectuel du christianisme, l'idée de *traduction* ne pose aucun problème, à la différence de ce qui se passe, notamment, avec l'islam et l'arabe sacralisé du Coran. C'est aussi pourquoi il faudra parfois faire référence au grec et au latin pour expliquer les « paroles » présentées dans ce livre.

(prétendue) dégénérescence des dires de Jésus en «locutions patrimoniales» et «clichés centenaires». En l'occurrence, le grognon se nomme Léon Bloy, grand styliste et râleur invétéré, dans sa succulente *Exégèse des lieux communs*, un livre aussi méchant que drôle et bien écrit paru en deux séries, en 1901 et 1913. Bloy y recense plus de trois cents expressions toutes faites («les affaires sont les affaires», «à l'impossible nul n'est tenu», «tous les goûts sont dans la nature», etc.) dont cinq effectivement d'origine évangélique («s'en laver les mains comme Pilate» «je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois»<sup>1</sup>, etc.). Puis, en un réjouissant jeu de massacre, il entreprend de démolir la «pensée des bourgeois» qui se contentent, en guise de réflexion, «d'énoncer des sentences moisiaes qui leur furent léguées par les siècles et qu'ils transmettront à leurs enfants» :

Le vrai Bourgeois, c'est-à-dire, dans un sens moderne et aussi général que possible, l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit ou paraît vivre sans avoir été sollicité, un seul jour, par le besoin de comprendre quoi que ce soit, l'authentique et indiscutable Bourgeois est nécessairement borné dans son langage à un très petit nombre de formules.

À propos de l'expression «prêcher dans le désert<sup>2</sup>» :

Encore l'Évangile ! Quelle monographie on pourrait écrire des résidus évangéliques aperçus dans les entrailles du Bourgeois !

Eh oui, monsieur Bloy, *encore l'Évangile*, et on peut effectivement projeter de rédiger la «monographie» dont vous parlez si légèrement, en relevant et en commentant, de façon non

1. Sur ces expressions, voir *infra* et respectivement p. 217 et 234.
2. Voir *infra*, p. 38.

seulement plus systématique mais aussi plus charitable que la vôtre, les expressions évangéliques passées dans le français courant. Mais, au moment de se lancer dans ce projet, à vos jérémiades de fieffé ronchon, à votre amère et, il faut bien le dire, lourde et à la longue lassante ironie, on peut préférer la sage recommandation de Spinoza : « Toujours prêter attention à ce qu'il y a de bon dans chaque chose, afin qu'ainsi nous soyons toujours déterminés par un sentiment de joie » (*Éthique*, V, 10). Car, après tout, qu'un livre comme celui-ci soit encore aujourd'hui possible constitue, aussi, une sorte de « bonne nouvelle » (c'est-à-dire, en grec, un évangile) surtout pour quelqu'un qui, comme l'auteur de ces lignes, n'a jamais caché son catholicisme et son souci de trouver des prises (au sens qu'a le terme en escalade : des lieux où s'accrocher), des points de contact entre le christianisme et le monde d'aujourd'hui. Cette monographie qu'on va lire signifie qu'à leur façon les paroles du Christ sont toujours vivantes, qu'elles circulent ; rien n'interdit, à l'occasion de leur repérage et de leur explication, de donner à lire les textes évangéliques d'où elles proviennent ; et on ira même parfois jusqu'à rappeler en quelques mots leur sens religieux. Un jour où il devait être d'humeur moins massacrante qu'à l'accoutumée, Léon Bloy lui-même suggéra, dans son style un peu particulier, la possibilité d'une telle opération :

Quelle ne serait pas la terreur du patron de brasserie ou du quincaillier, de quelles affres le pharmacien et le conducteur des ponts et chaussées ne deviendraient-ils pas la proie si, tout à coup, il leur était évident qu'ils expriment sans le vouloir des choses absolument excessives ; que telle parole qu'ils viennent de préférer après des millions d'autres acéphales, est réellement dérobée à la Toute-Puissance créatrice ?

Qu'arriverait-il si on [...] prouvait instantanément que l'un ou l'autre de ces clichés centenaires correspond à quelque réalité divine ?

Oui, qu'arriverait-il ? On pourrait, par exemple, envisager que naisse alors en ceux qui parcourront ces lignes le désir de (re)lire les Évangiles<sup>1</sup>.

Une des difficultés rencontrées, qui tient à la fois au projet de cet ouvrage et à la nature des Évangiles, a été de déterminer le meilleur ordre pour présenter les paroles retenues. J'avais dans un premier temps envisagé de le faire par ordre alphabétique de notion principale : l'expression « rendre à César<sup>2</sup> » aurait alors été classée à « C », le « bon larron<sup>3</sup> » à « L », etc. Ce classement a l'avantage d'être clair, mais il possède un inconvénient majeur : il désorganise complètement la chronologie du récit des Évangiles. Par exemple, en suivant ce classement, « l'opération du Saint-Esprit<sup>4</sup> », qui concerne le moment de la conception de Jésus, se retrouverait loin dans l'ouvrage ; on parlerait du début de la vie publique de Jésus (« prêcher dans le désert<sup>5</sup> ») après sa crucifixion (« le bon larron »), etc. Comme un des objets de ce livre est de proposer une première approche des Évangiles pour des lecteurs qui ne les connaissent pas, un tel bouleversement de la chronologie est gênant, et peu pédagogique.

1. Au lecteur qui serait étranger à la culture chrétienne et ne connaîtrait pas les quatre Évangiles canoniques, je recommanderais de lire en premier celui de Luc : probablement rédigé à destination de non-juifs, c'est celui des quatre dont la compréhension présuppose le moins de prérequis de culture juive et biblique. Pour compléter, on pourra lire au moins les chapitres 5, 6, 7 et 25 de Matthieu, qui offrent un saisissant condensé de la morale évangélique et, ensuite, Jean, le plus philosophique et le plus méditatif des quatre.

2. Voir *infra*, p. 155.

3. Voir *infra*, p. 221.

4. Voir *infra*, p. 29.

5. Voir *infra*, p. 38.

Qu'à cela ne tienne, rétorquera-t-on : il suffit de classer les paroles en suivant l'ordre chronologique de la vie de Jésus telle que la rapportent les Évangiles. Ce n'est, hélas ! pas si simple. La chronologie évangélique est dans l'ensemble bien établie pour le début de la vie de Jésus (depuis sa conception jusqu'à son baptême par Jean Baptiste) et pour sa fin (de l'entrée à Jérusalem jusqu'à la résurrection). Pour la partie centrale de cette vie en revanche, c'est-à-dire les deux ou trois années de « ministère » durant lesquelles Jésus a enseigné, il est pratiquement impossible d'établir une chronologie précise (par exemple un ordre suivant lequel Jésus aurait prononcé ses différentes paraboles) : les Évangiles ne concordent pas là-dessus et ne sont pas vraiment construits suivant les principes d'une succession logique et linéaire, comme celle qu'adoptent en général les ouvrages historiques ou biographiques modernes<sup>1</sup>. On peut évidemment toujours choisir de suivre la chronologie narrative d'un Évangile en particulier (par exemple Marc ou Jean, qui se prêtent mieux que Luc ou Matthieu à cette démarche). Mais, outre que ce choix est arbitraire, on voit mal comment et

1. Les spécialistes, y compris ceux qui reconnaissent une véritable valeur historique aux Évangiles, sont d'accord sur ce point. Voir, par exemple, Charles Perrot, *Jésus et l'Histoire*, Paris, Desclée, 1993, p. 36-37 et 76 : « Le récit de la Passion mis à part, les Évangiles ne sont pas des biographies qui suivent le déploiement de la vie de Jésus dans l'espace et le temps [...]. [Concernant la partie centrale des Évangiles] la situation historique d'un événement donné ne peut jamais être déduite de sa situation littéraire dans l'ensemble évangélique. » « Les séquences narratives et discursives des Évangiles [...], organisées plus ou moins autour d'un thème donné, ne permettent aucune déduction d'ordre chronologique. » Cette façon de structurer un récit en rassemblant des éléments tenus pour significatifs autour d'un thème donné sans tenir compte de la suite chronologique n'est pas propre aux Évangiles, on la retrouve chez d'autres historiens et biographes de l'Antiquité.

où y injecter alors les paroles qui apparaissent seulement dans d'autres Évangiles. Enfin, j'aurais aussi pu choisir, comme le font souvent les auteurs de *Vie de Jésus*, de créer ma propre chronologie. Mais j'aurais ainsi reconstitué une sorte d'ordre idéal, ou artificiel, qui aurait été plus expressif de mes propres *a priori* sur ce que devrait être la vie de Jésus que de la vérité évangélique. J'ai donc fini, faute de mieux mais aussi motivé par le souci de respecter ces Évangiles qui présentent la vie, l'enseignement et les actes de Jésus de façon quelque peu désordonnée, par choisir un plan mixte, chronologico-thématique<sup>1</sup>. Outre un prologue et un épilogue dont on saisira la fonction à la lecture, les paroles présentées le sont en six parties. La première groupe tout ce qui concerne le commencement de la vie de Jésus, la dernière tout ce qui touche à sa fin (ou à son recommencement, si on admet que le passage de Jésus sur terre se termine par sa résurrection). Entre ces deux parties, j'en ai inséré quatre : la partie II est consacrée à ce qu'on appelle le « Sermon sur la montagne<sup>2</sup> », ce texte animé d'un souffle étonnant et qui condense la pensée de Jésus ; la partie III rassemble des enseignements qu'il donna sous forme de paraboles<sup>3</sup> ; la partie IV présente des événements quelque peu extraordinaires : signes, guérisons, miracles ; la partie V réunit les enseignements de Jésus qui n'entrent dans aucune des catégories précédentes. De la sorte, cet ouvrage est susceptible de deux lectures, qui ne s'excluent pas et peuvent être combinées. On pourra le lire dans l'ordre, et cela esquissera, à traits grossiers et en respectant quand elle existe les grandes lignes de la chronologie évangélique, une

1. C'est aussi, en un sens, ce type de plan qu'a choisi Joseph Ratzinger/Benoît XVI pour son *Jésus de Nazareth* en trois volumes (Paris, Flammarion/Le Rocher, 2007-2012).

2. Voir *infra*, p. 51 *sqq.* pour une explication de ce dont il s'agit.

3. Voir *infra*, p. 83-84 pour quelques explications sur ce terme.

sorte de *Vie de Jésus*. On pourra aussi le lire dans le désordre, en butinant comme on le voudra de parole en parole<sup>1</sup>. Et au fond, j'assume le fait que, dans ce livre, ce soit *un peu le bazar*: cela n'est infidèle ni, à coup sûr, à la lettre, ni, peut-être, à l'esprit, de ce que nous savons de Jésus *via* les Évangiles.

Une série de remarques encore, en espérant que les dernières d'entre elles ne choqueront pas mes coreligionnaires chrétiens lecteurs de ce livre.

On n'entreprend pas d'y faire l'histoire des expressions ici signalées et que les Évangiles placent dans la bouche de Jésus. Si c'est par la médiation de ces Évangiles qu'elles nous sont parvenues, toutes ne sont pas pour autant des créations originales de Jésus: certaines sont des dictons appartenant à la sagesse commune de l'Orient ancien, d'autres (parfois les mêmes) viennent de la partie de la Bible commune aux juifs et aux chrétiens (ce que ces derniers appellent l'Ancien ou le Premier Testament) dont le jeune juif dissident, ou réformateur, nommé Jésus avait à l'évidence une connaissance approfondie.

Il doit être clair que ce petit livre n'entend pas offrir un travail d'exégèse, c'est-à-dire une analyse savante et poussée des Évangiles: je n'ai ni le désir ni les compétences pour cela. Je souhaite simplement, de façon plus modeste, en honnête homme amoureux de ces ouvrages, repérer et expliquer des paroles évangéliques, avec pour seule ambition de les situer dans le contexte textuel de leur apparition, et de leur (re)donner un peu de saveur. Que chacun sache en tout cas que ce n'est pas sans un sentiment de petitesse, et une vive conscience de mes insuffisances, que j'ajoute ces quelques pages à la chaîne

1. Pour faciliter ce second type de lecture, une table des « paroles » commentées classées par ordre alphabétique de notion principale a été insérée en fin d'ouvrage, p. 265.

d'or infinie des commentaires – souvent issus de géants de la pensée – de ces textes admirables.

Enfin, on débat encore, parfois et contre toute espèce d'évidence historique, pour savoir si Jésus a vraiment existé. Ici, cela n'a guère d'importance. Les circonstances de rédaction des Évangiles sont, historiquement parlant, assez obscures et on ne sait pas très bien qui en sont les auteurs. Mais ce n'est pas le problème. On demande aussi souvent : qu'est-ce qui garantit que les Évangiles rapportent bien ce que Jésus a accompli et consignent exactement les paroles qu'il a prononcées ? La question est évidemment de la plus haute importance pour ceux qui voient dans les Évangiles la parole de Dieu. Mais depuis le point de vue adopté dans ce livre, la réponse est encore : peu importe. Car enfin, que Jésus ait ou non existé, qu'il ait ou non prononcé les paroles rapportées par les Évangiles, que les rédacteurs de ces textes soient ceux que la tradition chrétienne reconnaît ou d'autres personnes inconnues, un fait demeure : les Évangiles, eux, existent, des gens les ont écrits il y a bientôt deux mille ans, ces textes ont produit des effets, et on ne peut que constater l'incroyable fécondité de ces paroles qui, par-dessus les siècles et au fil d'une chaîne de transmission dont nous avons à peine idée, sont parvenues jusqu'à nous.

Alors, comprenons d'où nous sommes<sup>1</sup>.

1. On peut me contacter à l'adresse : [voiesdusalut@gmail.com](mailto:voiesdusalut@gmail.com).



# Prologue





